

Découvrir ce qui est nôtre : Ferdinand de Rovéréa : [1ère partie]

Autor(en): **Landry, C.-F. / Rovéréa, Ferdinand de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **82 (1955)**

Heft 4

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-229387>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DÉCOUVRIR
CE QUI
EST NOTRE

Ferdinand de Rovéréa

par C.-F. Landry

J'aime beaucoup les brochures et les opuscules. Encore faudrait-il qu'il y ait, dans quelques pages écrites et naturellement non signées, un minimum de vérité.

J'ai découvert un petit livre de 120 pages, paru en 1879, et qui, voulant parler d'un homme assurément intéressant, Ferdinand de Rovéréa, commence par faire l'apologie de LL. EE. de Berne.

« De toutes les aristocraties de la Suisse, celle de Berne a été la plus haut placée, la plus digne, et la plus paternelle. »

Cela commence ainsi. On pourrait discuter déjà ; mais poursuivons :

« La question religieuse seule réservée, Berne a régné doucement sur la contrée romande ; la conquête qu'elle a faite sur le duc de Savoie a été, grâce à la terreur de ses armes, une simple annexion, sans effusion de sang. »

Que voilà une phrase qui va loin. Quelle jolie manière de ne pas dire les choses. Car la contrée romande, c'est le Pays de Vaud. Et si vous allez au château de La Sarraz, vous trouverez les traces d'incendie, comme vous les trouverez au Rosay, comme il y a encore quatre étages du château de Vufflens qui sont vides. Et j'en passe. Si l'on ajoute à cela les scènes bien connues d'égorgement et de pillage de l'armée Naegueli, soit à Lausanne soit dans le Lavaux... on se demande ce qu'il faudrait à mon auteur anonyme pour croire à « l'effusion de sang » ?

Le monsieur anonyme continuait son petit ouvrage tout tranquillement : « Nous lui devons deux biens que nous ne saurions estimer assez haut : trois siècles d'une paix profonde, et les vertus d'un peuple guerrier. En soumettant ses nouveaux sujets au devoir militaire, en imposant à tous ses vassaux le tribut de sang, Berne a étendu à la population tout entière un sentiment qui, dans les monarchies, n'anime que les classes privilégiées. »

Pour les trois siècles de paix profonde, c'est exact. Encore faut-il toujours se demander si la servitude est la plus noble forme de la paix ; il y a bien, ici et là, un Isbrand Daux, un Major Davel, mais à cela près...

Quant au sentiment guerrier, demandez précisément au Major Davel ce qu'il reprochait à Berne, « au nom de plusieurs » ? Sinon tout précisément que les officiers vaudois ne pouvaient parvenir aux grades de leurs mérites — qui étaient réels.

Et tout à coup, on se demande en quoi Berne était « la plus digne » et « la plus paternelle », si elle refusait de reconnaître le mérite où il se trouvait ?

* * *

Il est assez curieux qu'un homme de Vevey, Ferdinand de Rovéréa, se trouve mêlé à l'Histoire pour clôturer dignement la longue occupation bernoise. C'est d'autant plus frappant que Vevey n'est pas loin de Cully. Le même air, ou de peu s'en faut, produit donc

des contraires ? A Cully, un révolutionnaire, à Vevey un conservateur ? A Cully un homme à qui pèse réellement le joug bernois, et à Vevey un homme qui non moins réellement mettra tout en œuvre pour empêcher le vieil édifice bernois de s'écrouler.

Je ne voudrais pas poursuivre un parallèle facile. Davel est orphelin de père, à cinq ans. De Rovéréa est orphelin de mère, à trois ans. Sait-on si ces choses comptent, dans les destinées ?

Ferdinand de Rovéréa naît à Vevey le 10 février 1763 (donc quarante ans après l'exécution de Davel).

Maintenant, je veux en finir de son enfance en mettant malheureusement en cause, une fois encore, le hardi biographe :

« ... le souvenir d'une mère adorée dont il ne parlait jamais, vivait profondément dans son cœur. » Je rappelle qu'il avait trois ans quand sa mère est morte. On voit quelle belle sensibilité de plume anime son biographe. Je passe donc rapidement sur cette enfance où le petit garçon entraîne ses camarades dans des parties militaires et aventureuses (comme si tous les petits garçons n'en faisaient pas autant).

Le petit garçon qui avait tant aimé aller en séjour à Bex partira, à douze ans, pour Colmar (c'est étonnant de voir que tout ce qui comptait dans le canton de Vaud d'autrefois s'en allait aux Allemagnes, et il n'est pas de correspondance ancienne qui ne mentionne des garçons vaudois étudiant les bonnes manières, l'art militaire ou les sciences quelque part entre Constance et Berlin. — Après quoi, pour quelques années où la Principauté de Neuchâtel aura été prussienne, on veut retrouver quelque chose de prussien aux Neuchâtelois, plutôt que quelque chose d'Orléans-Longueville).

En partant pour les Allemagnes, le jeune Rovéréa voit le cortège des Hautes Autorités Bernoises, le lundi de Pâques. On peut penser, d'accord cette fois avec son biographe, qu'un tel spectacle peut l'avoir marqué pour toujours.

(A suivre.)

Le français de... 1848 !

M. C. exerçait la garde civique de R. en 1848. Après avoir commandé préalablement en patois pour être mieux compris de chacun de ses braves, il s'écrie tout à coup :

— Ora, m'ein vé vo coumandâ ein français... Attention... Vorwärtz... arrrrrrsch!

Toute la gamme des **CALORIFÈRES** à pétrole, tous combustibles et **MAZOUT**

Voyez notre exposition

MAX SCHMIDT Jr.

22-24, rue St-Laurent
LAUSANNE
Téléphone 22 93 75

